

Fiction & Cie



Jean-Christophe Bailly

UNE ÉCLOSION
CONTINUE

Temps et photographie

essai

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-150843-7

© Éditions du Seuil, mai 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant-propos

« Rien ne peut se mesurer à la photographie pour enregistrer ce qui part, part sans cesse, mais n'est pas encore parti », a écrit Wright Morris dans ses *Fragments de temps*¹. C'est à ce départ sans fin remis et aux contenus qu'il libère que le présent livre est consacré. Ce qui veut dire qu'il porte sur la photographie et le temps, sur la façon dont l'image arrêtée, qui interrompt le film incessant du devenir, ne le fait qu'en retenant des quantités de temps toujours différentes : ce qui a été prélevé n'a eu lieu qu'une seule fois, et c'est la façon dont cet avoir eu lieu se prolonge dans un suspens que rien ne peut plus troubler qui installe l'étrangeté du photographique. Notre accoutumance aux images, et leur quantité désormais devenue sidérante, nous privent la plupart du temps de la conscience de cette étrangeté et par conséquent de son usage. Or c'est à partir d'elle, il me semble, que doit s'engager toute

1. Wright Morris, *Fragments de temps*, Paris, Éditions Xavier Barral, 2019, p. 107.

réflexion sur la photographie et sur les réserves de sens qu'elle accumule parfois même à son insu.

Des réflexions d'ordre général, portant sur l'événement photographique comme tel, forment ici une première partie. S'y ajoute un développement qui revient sur le rapport complexe de Baudelaire à la photographie. Puis vient une sélection des textes que j'ai été amené à écrire au cours des vingt dernières années à partir des expériences menées par les photographes eux-mêmes. De ce qu'ils ont laissé pas à pas se déposer en silence, loin de la tentation solennelle de l'œuvre et dans un rapport de contiguïté au réel qui est comme un point d'appui rayonnant, il est bien possible que le langage ne puisse rendre compte autrement qu'en se sentant mis au défi. Aucune rivalité pourtant dans ces tentatives, tout se passant plutôt comme si la puissance fictionnante des images adressait à celui qui écrit, de façon furtive ou insistante, une demande qui, pour demeurer indistincte, n'en est pas moins impérieuse. Il va de soi que les images se suffisent à elles-mêmes et que c'est là leur secret. Mais ce que poursuit le langage, c'est justement ce qui réside dans ce secret.

I

Sur le temps

Le temps est immanent à lui-même, puisqu'il lui arrive constamment d'être ce qui arrive, ce qui vient – le temps est ce qui vient, ce qui ne cesse pas de venir, de délivrer, de faire advenir. Mais en tant qu'il est ce mouvement, ce flux, cette venue, il est aussi simultanément ce qui s'en va, ce qui ne cesse de s'en aller. À ce paradoxe, l'image du fleuve – qui s'est imposée spontanément depuis toujours – vient prêter main-forte : avec le fleuve cette qualité première du temps, qui est donc de venir, de toujours venir et de s'en aller, de toujours s'en aller, apparaît sous la forme concrète et visible de l'écoulement : de l'amont le flux arrive et vers l'aval il s'en va, mais ce venir ou cette venue et cet en aller ou ce départ ne donnent consistance ni à un passé ni à un avenir. Il n'y a que le présent, qui est comme un panoramique infini ne donnant que sur lui-même. Le temps qui se confond à ce présent (qui est ce présent) n'a ni souvenirs ni projet, il est la pure conduction sans intention de ce qui est, il est ce qui récite sans fin l'incessante dilatation de ce qui est dans

ce qui passe : être c'est avoir lieu, c'est se passer, c'est passer. Mais l'étrange est que là où tout est mouvement l'action soit en même temps comme une stase et tel est bien le paradoxe qui veut que le temps soit à lui-même sa propre distension infinie – sa propre extase.

L'idée d'un temps immobile, ce n'est pas celle d'un ponton qui serait posé au bord du fleuve, mais celle du fleuve lui-même en train de couler, de s'écouler, vu depuis ce ponton : il coule, il est le pur présent de cette coulée sans fin, et ce présent est un devenir. C'est le *en train de* qui définit l'existence du temps : le temps c'est l'en train de ce qui a lieu et dans cet entrain il n'y a que des allures et des durées. Ce qui est privé de mouvement est *en train* d'être immobile (l'immobilité est un état du devenir), et ce qui va très vite, le plus infime événement, est quand même (le temps d'un éclair ou encore moins) *en train* de passer. Ce qui veut dire que rien, ni ce qui semble inerte ou éternel, ni ce qui est furtif, n'échappe au temps. Le temps est la condition de toute existence, quelle que soit la durée ou le mode de cette existence. C'est en lui que ça a lieu, que tout a lieu.

La forme d'existence qui est celle des vivants a partie liée avec la mort : est vivant ce qui périt, entrer dans le temps (naître, apparaître) pour les vivants, c'est être condamné à en sortir un jour ou l'autre. Les végétaux, les animaux et les hommes se départagent selon les temporalités différentes de leurs formes de vie, mais tous, à la fin, s'éteignent. Cette fatalité du terme contraint les hommes à considérer leur temps comme compté

(et à donner au temps la forme comptable répondant à leurs activités et à leur agitation), mais le temps où ils ne sont que de passage est quant à lui hors de tout compte et demeure étranger à la durée. Le temps n'est jamais lui-même un *laps* de temps : en tant qu'il est ce *là devant nous* qui accueille notre passage, qui le précède et lui survit, il demeure étranger à la durée et à ses effets connus, l'usure, le vieillissement, l'extinction. Le soleil est jeune chaque jour, disait Héraclite, et nous pourrions d'autant plus facilement dire la même chose du temps que dans un autre fragment, plus célèbre encore sans doute, le philosophe d'Éphèse le compare, on s'en souvient, à un enfant jouant au tric-trac. Cette enfance continuée que le temps nous donne, on peut dire aussi qu'il nous la retire en nous laissant vieillir, mais ce fut une assez mesquine vengeance que de le figurer sous les traits d'un vieillard.

En tant que vivants conscients de l'échéance du périr nous sommes naturellement enclins à envisager notre passage dans le temps en termes d'activité, mais du même coup, avec notre agitation et nos désirs de vie remplie nous perdons de vue la nature du temps, qui est d'être pure passivité, pur accueil, présent éternellement étendu dont les traits, plutôt que ceux d'un fleuve, seraient ceux d'un lac immense et sans bords qu'il nous serait donné par instants de contempler. En ces instants, le passage dans le temps se convertit en seuil : se tenir longtemps sur ce seuil est impossible, mais du moins peut-on apercevoir grâce à l'expérience qui est alors entrevue le bord d'éternité auquel chaque instant est relié.

L'instantané photographique, qui nous permet de contempler le temps arrêté, peut sembler, en tant qu'il isole un seul et unique point du temps, comme l'opposé de ce seuil à partir duquel on verrait le temps venir. Pourtant, devant l'image fixe, qui est en effet comme un copeau de temps sorti du film du temps, nous nous retrouvons devant l'idée d'une stase que nous ne pouvons pas vivre mais dont nous avons devant nous l'illusion. Et cette illusion est ancrée dans une existence, celle de l'image, qui est la forme de ce qui ne passe plus, de ce qui n'est plus en train d'être : c'est seulement en ce sens que le « ça a été » de Barthes peut se comprendre : il ne désigne pas tant l'état de ce qui fut que celui de ce qui, sous nos yeux, n'est plus en train d'être, est sorti du régime de l'existence. Sans vie, l'image enregistrée et arrêtée est impérissable (en droit tout au moins, puisqu'en acte elle est aussi, en tant qu'objet matériel, soumise à l'usure). Et c'est comme cela qu'elle existe, qu'elle existe quand même, forme achevée de cet « entrelacement d'être et de non-être » que Platon avait déjà repéré dans les images dont il disposait en son temps.

Mais qu'il s'agisse des ombres ou des reflets, des images peintes ou des photographies (argentiques ou numériques), toujours l'image a ce pouvoir, en cristallisant l'instant qu'elle a fixé, d'étendre notre compréhension du temps : ce qu'elle saisit, ce n'est pas seulement tel ou tel moment ou telle ou telle scène, ou tel paysage ou spectacle, c'est la façon dont ce moment – et tout ce qui le constitue – a été versé au temps, la

façon dont, à sa manière (qui est toujours exclusive), il scelle en le suspendant un éclat d'immanence.

Que cet éclat puisse lui aussi être un seuil, tel est le vertige de l'image photographique. Le temps qui nous échappe en elle est notre temps : on l'a sous la main et il est inaccessible.

D'une certaine manière on peut dire que ce n'est que par effraction que nous entrons ainsi en contact avec la matière du temps. Offertes par des manipulations techniques de l'enregistrement, d'autres effractions sont possibles : avec le ralenti et l'accélééré du cinéma nous avons en effet accès à des formes de temps que nous ne pouvons pas vivre mais qui, pourtant, deviennent visibles. Par le ralenti notamment nous éprouvons la sensation de nous rapprocher de la forme réelle du temps. Le temps, nous pouvons le penser comme ce qui s'étend ou se distend de l'immobilité jusqu'à la vitesse la plus grande, et c'est parce qu'il est (ou parce qu'il a) cette étendue qu'il se confond à l'advenir.

On dit « la flèche du temps », ce qui supposerait qu'il y ait un archer. Bien sûr on s'en passe, et d'abord parce que la flèche du temps n'est pas décochée et n'a pas de cible. Le chemin qu'elle parcourt n'est ni une trajectoire ni une errance, ni une progression ni une chute. Pour le définir il faudrait imaginer ce que serait une éclosion continue.

Dès lors on peut se représenter les images et les souvenirs (*i.e.* la photographie) comme des extraits de cette éclosion.